

0

CHARLES GRANDMOUGIN

PROMÉTHÉE

DRAME ANTIQUE

EN QUATRE PARTIES, EN VERS



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER,
33, RUE DE SEINE, 33

—
1878

A MON AMI

RAOUL PUGNO

MAÎTRE DE CHAPELLE DE SAINT-EUGÈNE

CE DRAME EST DÉDIÉ

PROMÉTHÉE

I -

PROMÉTHÉE VOLEUR DE FEU

La scène représente le Ciel et la Terre.

LES TITANS.

En avant vers le ciel, à travers les nuées,
Montagnes, par nos bras robustes remuées,
Montez avec orgueil dans le firmament clair!
Plus haut que notre monde et plus haut que l'aurore,
Élevez-vous toujours, entassez-vous encore,
Créez-nous un chemin pour dompter Jupiter !

En avant ! dépeuplons les forêts de leurs arbres,
Déracinons du sol les granits et les marbres,

Détournons, s'il le faut, les fleuves de leur cours ;
 Dédaignant les étés, les vents et les tempêtes,
 Marchons obstinément en redressant nos têtes
 Sans vouloir de repos et sans compter les jours !

MERCURE, dans l'Olympe.

Me voici : hâtez-vous, ô dieux ! le temps s'écoule.
 Les Titans sont debout ; une innombrable foule
 Gravit les monts altiers amoncelés par eux :
 J'ai plané quatre nuits au-dessus de la terre ;
 J'ai vu ces peuples noirs qu'aucun soleil n'éclaire
 Sortir à flots épais de gouffres ténébreux
 Et frémir sous un souffle immense de colère,
 L'ivresse dans le cœur et le front vers les cieux.

NEPTUNE, aux autres dieux.

La terre me défie et vers le ciel s'élève ;
 Déjà dans des vapeurs les géants sont cachés,
 Et mes flots se brisant au pied de leurs rochers
 En poussière d'argent retombent sur la grève.
 L'océan est vaincu ; que le destin s'achève !

APOLLON.

Tous les dards du soleil ont pénétré leurs flancs ;

Plus d'un m'a regardé sans fermer ses paupières;
Pliant sous les fardeaux, déchirés par les pierres,
Ils travaillent encore avec des bras sanglants.

D'AUTRES DIEUX ET D'AUTRES DÉESSES.

Les chênes dans leurs mains sont des roseaux fragiles.
Écoutez : sur le sol retentit lourdement
L'impétueux galop des centaures agiles :
La terre est prise au loin d'un même tremblement;

Par légers tourbillons, sous les vertes feuillées,
Les déesses des bois fuyant de toutes parts,
La tunique en lambeaux et les cheveux épars,
Percent tout ce fracas de leurs voix effrayées.

L'éblouissant airain de nos sacrés parvis
Sera-t-il violé par la race mortelle ?
Entendez-vous rugir ces fauves ennemis ?
Verrons-nous fuir vers eux la victoire infidèle,
Et leurs désirs d'un siècle en un jour assouvis ?

Allons-nous, pour lutter, attendre la défaite ?
La terre chancelante oscille sous leurs pas :

4

PROMÉTHÉE.

Ordonne, Jupiter; qu'un signe de ta tête
Fasse trembler le monde et nous lance aux combats.

JUPITER.

Qu'avez-vous à frémir lorsque je suis paisible ?
Et quand je n'ai rien dit encor, que craignez-vous ?
Le ciel pour les mortels demeure inaccessible,
Et ma main doit suffire à porter tous les coups.

LES TITANS.

A l'œuvre, comme nous, frères de toutes races ;
Du pays du soleil ou du pays des glaces,
Titans de l'Hespérie et géants de l'Ophir !
Peuples de la Scythie et de la Chersonèse,
Venez anéantir la chaîne qui nous pèse :
L'Hellas nous attendait : les tyrans vont finir !

Notre œuvre colossale a dépassé les astres !
L'Olympe épouvanté voit trembler ses pilastres :
Nous crèverons l'azur qui nous le cache encor !
Dieux, les temps sont venus, l'immortalité passe,

Et nous allons lancer, d'un seul coup, dans l'espace
Vous, vos sceptres d'ivoire et vos grands palais d'or!

(Tonnerre.)

JUPITER.

Et moi je vous réduis en poudre!
Voici le châtiment, esclaves révoltés!
Je suis le roi des dieux et du monde, et ma foudre
Vous rend à l'éternel néant d'où vous sortez!...

Des nuages ténébreux envahissent l'espace et enveloppent les combattants.

LES TITANS, au milieu des éclairs et de l'obscurité.

Mort à toi! — ruons-nous vers le ciel qui s'entr'ouvre!
Tu nous frappes de loin, tyran; ta lâcheté
Lance au hasard le feu dans la nuit qui nous couvre;
Tu veux que nous mourions avant d'avoir lutté.

En avant à travers cette mer de fumées
Vers l'éclatant zénith où se cachent les dieux!
Que nos yeux soient éteints ou nos mains consumées,
D'innombrables rochers criblons les vastes cieux!

Sombre horreur! sous nos pieds se dérobe la terre!
L'invisible ennemi nous frappe sans repos :

Croit-il nous écraser comme de vils troupeaux
Qu'à travers l'ouragan disperse le tonnerre?

Le ciel fuit : nous roulons dans un abîme obscur.
Maudit sois-tu, tyran, toi dont la main cruelle
Éparpille sur nous comme une horrible grêle
Les quartiers de granit lancés contre l'azur!

Malheur à nous! malheur! impuissants que nous sommes!
D'invincibles éclairs ont aveuglé nos yeux :
La Mort a triomphé; malheur aux fils des hommes!
Nos frères foudroyés roulent du haut des cieux!

JUPITER.

Que les montagnes écroulées
S'abîment donc sur vous, misérables géants,
Et que les flots des océans
Éclaboussant d'un bond mes voûtes étoilées
Engloutissent vos corps dans leurs gouffres béants!

PROMÉTHÉE.

Ainsi que ton courroux ta foudre est inutile,
Car pour les survivants de ces rudes combats

Je t'ai volé le feu qu'ils ne connaissaient pas :
J'accepte ma défaite avec un cœur tranquille.

Aucun d'eux n'a tremblé : regarde-les partir ;
S'en allant fièrement jusqu'aux confins du monde,
Et sans plus écouter si ton tonnerre gronde,
Ces vaincus triomphants marchent vers l'avenir.

Rien ne sert d'écraser une race rebelle :
Un peuple résolu naît d'un peuple martyr ;
Et nous saurons trouver une force nouvelle
Dans ce feu qui devait tous nous anéantir.

Mes frères vont songer aux libertés prochaines ;
Tu les verras un jour, brandissant leurs marteaux,
Sous la céleste flamme assouplir les métaux,
Construire des cités et te forger des chaînes.

La mer fume à la place où sont tombés les morts ;
A travers la vapeur épaisse qui tournoie,
Tu viens les contempler avec une âpre joie ;
Mais de moi ni des miens n'espère un seul remords.

Garde ton air altier de fureur satisfaite ;

Nous penserons à toi, céleste meurtrier,
Et les peuples futurs ne sauront oublier
Qu'il leur reste à venger une antique défaite.

Le silence des morts peut tromper les vainqueurs
Et charmer un instant leur colère assouvie ;
Mais ceux qui sont restés conservent dans leurs cœurs
La force de haïr pendant toute leur vie.

JUPITER.

Toi dont la main terrestre a souillé mon ciel bleu,
Pour me parler ainsi, te crois-tu plus qu'un dieu ?
Mon terrible courroux, que ton orgueil oublie,
Pourrait d'un seul éclair châtier ta folie ;
Mais je trouve la mort impuissante à punir,
Et je veux un supplice effroyable et sublime
 Qui soit à la hauteur du crime
Et que l'éternité ne verra pas finir.

Parmi les pics déserts de l'immense Caucase
Qu'en été le soleil de flèches d'or embrase,
Et que des vents glacés flagellent en hiver,

Au-dessus des étangs et des riches vallées,
Sur un sinistre amas de roches désolées,
Tu seras enchaîné par quatre anneaux de fer.

A tes pieds brilleront des aurores sans nombre,
Et tu seras contraint de fixer d'un œil sombre
L'azur que ta fierté rêvait de conquérir.
Un aigle nuit et jour te rongera le foie
Et ton corps palpitant, incorruptible proie,
Sans expirer jamais devra toujours souffrir.

Pendant que tu vivras au milieu des supplices,
Loin de toi périront tes profanes complices.
Dans l'oubli saignera ton cœur abandonné,
Et tu pourras à l'aise exhaler tes colères,
Te tordre de douleur en appelant tes frères
Et maudire sans fin ceux qui t'ont condamné.

ANATHÈME DES DIEUX.

Vulcain, maître du feu, viens saisir Prométhée!
Vous, Cyclopes divins, debout ! forgez ses fers !
Faites trembler le sol et frissonner les mers ;
Que la race rebelle en soit épouvantée !

Quand il sera cloué sur son morne rocher
Immobile au milieu des hautes solitudes,
Soleil, sois plus cruel ! hivers, soyez plus rudes !
Que les pleurs du Titan ne puissent vous toucher !

Que sa tête par l'eau du ciel soit sillonnée !
Vents, couvrez-le de neige ou de sables brûlants !
Labourez sa poitrine, éclairs étincelants !
Vous ne lasserez point son âpre destinée.
Nocturnes ouragans, ôtez-lui le sommeil !
A vivre de douleurs son âme est condamnée ;
Les tourments endurés pendant trente mille ans
Ne pourront le vieillir d'une seule journée
Ni de son flanc maudit tarir le sang vermeil.

II

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

La scène représente le sommet du Caucase. Prométhée est couché sur une roche, les membres étendus. Quatre cyclopes, armés de masses en fer, rivent ses chaînes à la pierre. Vulcain est auprès d'eux.

LES QUATRE CYCLOPES.

Jupiter nous surveille au fond de l'infini ;
La roche sous nos coups sonne comme une enclume ;
La sueur du géant ruisselle ; son corps fume
Et voilà que son sang empourpre le granit.

Frappez fort : il est bien ainsi ; la terre tremble ;
Abaissons maintenant tous nos marteaux ensemble

Et scellons pour toujours les membres du maudit...

Avec une terreur religieuse.

Son œil n'a pas bougé, sa bouche n'a rien dit!...

VULCAIN.

O Titan, j'accomplis un devoir qui m'accable,
Mais je tremble sous l'œil de ce maître implacable.
Qui donc aurait songé qu'il te faudrait un jour
Par autant de douleurs expier tant d'amour ?
Ces monts sont pour toi seul ; ta race en est bannie,
Hélas ! et tu devras sur ces lointains sommets,
Sans qu'une voix amie y réponde jamais,
En lamentations consumer ton génie !
Tes plus vastes sanglots, emportés par les vents,
Ne pourront pas descendre aux cités des vivants ;
Avant que d'arriver aux demeures suprêmes,
Dans l'espace azuré s'éteindront tes blasphèmes,
Et ta voix aura moins d'écho dans l'univers
Que l'appel d'un oiseau sur l'infini des mers.
Affronter Jupiter, je sais ce qu'il en coûte ;
Je fus précipité de la céleste voûte
Pour avoir défendu ma mère contre lui,
Et j'en frissonne encor quand j'y pense aujourd'hui.
Aussi, je n'ose trop gémir sur ta misère ;

Mais regarde-moi bien, martyr silencieux :
J'étouffe; c'est tout bas que je te dis : « Mon frère ! »
Et je retiens les pleurs qui tremblent dans mes yeux.

Ils sortent.

PROMÉTHÉE.

Seul sur ce roc désert pour des milliers d'années!...
O fougueux Océan, ô vagues déchaînées,
O soleil dont la course embrasse tout le ciel!
Vents indomptés, brouillards fugitifs, libres fleuves,
Verrez-vous sans pitié les sanglantes épreuves
Du Titan prisonnier qu'on a fait immortel?

Seul avec la nature, et seul avec moi-même,
Ne pouvoir plus combattre! ô cruauté suprême!
Sombre mort, à qui donc réserves-tu tes coups?
Détestable tyran qui n'as pu me soumettre,
Tu ne m'as pas donné le droit de disparaître,
Mais tu seras rongé d'un éternel courroux.

Frères pour qui je souffre, ô géants de la terre,
Vous allez transformer le sol où je suis né,
Tandis que loin de vous je demeure enchaîné,
La poitrine immobile et le cœur solitaire.

O feu divin que j'ai dérobé dans l'air pur,
Tu leur feras créer d'éclatantes merveilles
De l'île de Thulé jusqu'au pays d'Assur,
Pendant mes tristes jours et mes lugubres veilles.

Ils n'habiteront plus dans les vieux antres sourds ;
Des essaims de vaisseaux fendront l'azur de l'onde,
Et vers l'éther, un jour, de tous les coins du monde,
Monteront des cités aux innombrables tours.

Des nocturnes travaux les épaisses fumées,
Reflétant la fournaise aux palpitants rayons,
S'élèveront du fond des forges allumées
Vers les amas laiteux des constellations.

Ce fer que parmi vous nul n'avait pu dissoudre,
Coulera des creusets en jets éblouissants,
Et peut-être qu'aussi vous aurez votre foudre
Pour terrasser d'en bas vos vainqueurs impuissants !

Alors, à mes tourments penserez-vous encore ?
Valeureux affranchis, ne m'oublierez-vous pas ?

Et faudra-t-il qu'au mal affreux qui me dévore
Se joigne la douleur d'avoir fait des ingrats ?

Non : je n'y puis penser ; c'est un horrible songe
Inspiré tout à coup par le courroux divin,
Et mon sang, sous le bec de l'aigle qui me ronge,
Pendant trente mille ans ne peut couler en vain.

Mais laissons les soupirs à ceux qui sont esclaves ;
Et c'est assez de pleurs ; séchez-vous, ô mes yeux ;
Que mon cœur soit de fer ainsi que mes entraves ;
Les larmes d'un vaincu réjouiraient les dieux.

Après un silence.

L'air tiède s'est empli de senteurs inconnues ;
J'entends un bruit pareil au frisson des roseaux ;
Vers moi de toutes parts montent de blanches nues
Où murmure le vol d'invisibles oiseaux.

Le frémissement grandit peu à peu ; des harmonies vagues se font entendre, et les nuages s'écartant laissent bientôt voir les groupes éblouissants des Océanides ; elles chantent.

LES OCÉANIDES.

Ne crains rien, car notre parole
Est celle qui charme et console.

PROMÉTHÉE.

Nous sortons des flots onduleux ;
 Quittant nos grottes irisées
 Par d'impérissables rosées,
 Nous accourons vers toi du sein des gouffres bleus.

A travers les rumeurs profondes
 Des forêts, des vents et des ondes,
 Nous entendions forger tes fers,
 Et, sentant nos larmes éclore,
 Pieds nus, frissonnantes encore,
 Nous t'apportons nos pleurs mêlés à l'eau des mers.

PROMÉTHÉE.

Filles de l'Océan aux prunelles nacrées,
 Blonds essaims, regagnez vos cavernes sacrées ;
 Votre tendre pitié vient amollir mon cœur ;
 Et vos corps lumineux argentés par l'écume,
 Frais comme le matin, légers comme la brume,
 Me font de mes tourments sentir toute l'horreur !

LES OCÉANIDES.

Inconsolable Prométhée,
 Grande âme toujours irritée,
 Si nous ne pouvons te guérir,

Accueille-nous comme un beau rêve
Et que nos chants soient une trêve
Aux douleurs que tu dois souffrir.

Voici notre reine adorée :
Elle a quitté tout éplorée
Son antre constellé de lumineux saphirs,
Quand les souffles hardis de la brise marine
Lui portèrent les durs soupirs
De ta redoutable poitrine.

LA REINE DES OCÉANIDES.

Je ne puis voir couler ton sang,
Je t'admire avec épouvante ;
Je t'aime, et mon amour veut être assez puissant
Pour t'arracher ce soir à cette mort vivante.

Portez-moi jusqu'à Jupiter
Sur mon char transparent, mes alcyons rapides,
A travers l'impalpable éther,
Jusqu'aux palais sacrés, près des astres limpides !
L'azur doit accueillir la reine de la mer !

Au nom des nations qui peuplent nos rivages,
 Au nom des fleuves écumants
 Que l'onde amère accueille avec des cris sauvages,
 Et du divin soleil dont les rayons dormants,
 Voilés par de roses nuages,
 Se plongent tous les soirs au fond de mes flots verts,
 Au nom des éléments de l'antique univers,
 Ma voix exigera la fin de ton supplice!

PROMÉTHÉE.

Vous n'empêcherez pas que mon sort s'accomplisse.
 Rien ne sert d'implorer la pitié d'un tyran ;
 Plus il me voit souffrir, plus son orgueil est grand.
 Que votre illusion s'évanouisse, ô reine ;
 Avouer votre amour, c'est encourir sa haine.
 Méprisant la douleur, je resterai martyr ;
 Je lègue mon exemple à tous ceux de ma race ;
 Je suis sans désespoir, étant sans repentir :
 N'ayant point de remords, je ne veux point de grâce.

O mes sœurs, les tourments de ceux qui nous sont chers
 Éveillent dans nos yeux des larmes superflues :
 A ne plus soupirer montrez-vous résolues :
 Oubliez Prométhée au sein des vastes mers !

Allez, personne encor ne vous a condamnées
A laisser sur mon corps perler vos chastes pleurs.
Je souffrirai tout seul, car vous n'êtes point nées
Pour mêler vos sanglots aux humaines douleurs !

LES OCÉANIDES.

O captif ingrat et farouche,
Que le ciel te ferme la bouche
Si tu dois nous parler ainsi :
Tu sais quel chagrin nous oppresse,
Et mépriser notre tendresse
C'est redoubler notre souci.

La souffrance qui nous dévore
Loin de toi grandirait encore
Dans nos paradis éternels.
Quand on aime, l'âme affaiblie
Et tout entière à sa folie
Prête aux absents des maux mille fois plus cruels.

PROMÉTHÉE.

Je sais tous vos tourments, plaintives créatures ;
Mais vous m'aimez en vain : il faut tout oublier.

Ma haine pour les dieux grandit dans les tortures,
Et plus j'aurai souffert, moins je saurai plier.

Ah ! fuyez sans retour cette terre fatale
Et ces ravins sans herbe où va sécher mon sang.
Allez d'un vol léger vers votre mer natale :
Ne vous souvenez plus des malheurs d'un absent.

Fuyez vers ces lointains et lumineux rivages ;
C'est là votre pays : sous ces beaux flots d'argent
Brille dans les vallons comme un sable changeant
La poussière des coquillages.

Là, dans vos frais jardins, en toutes les saisons
L'anémone tremblante ouvre sa bouche éclose
Et sur de verts rochers surgit le corail rose
Aux immobiles floraisons.

Le soleil des soirs d'or et des blanches aurores,
Baignant le fond des mers de feux multicolores
En immenses faisceaux s'y vient épanouir,
Et versant en vos cœurs une muette extase,
Fait s'épandre sur vous des fleuves de topaze,
D'émeraude liquide et de vivant saphir.

Des algues que l'hiver ne voit jamais flétries,
Déroulent sous vos pieds de mouvantes prairies
Où naissent mille fleurs qui ne sauraient mourir ;
Des étoiles de mer, vagues et transparentes,
Sèment votre beau ciel de leurs formes errantes,
Et la chanson des flots remplace le zéphyr.

Allez, que la splendeur des nuits étincelantes
Où des poissons de feu de leurs clartés tremblantes
Comme des astres d'or illuminent les mers,
Que le balancement des flottantes lianes
Et le rythme berceur des ondes diaphanes
Détournent vos esprits des maux que j'ai soufferts !

Le soleil se cache peu à peu.

Ne voyez-vous donc pas des vapeurs ténébreuses
Dans le ciel lentement monter de toutes parts ?
L'espace est envahi par leurs mouvants remparts ;
Le vent s'est élevé dans les plaines poudreuses.

Un frisson écumeux court sur les flots tremblants,
Le monde est balayé par des brises ardentes,
Et voici que bientôt les tristes goélands
Vont déchirer les airs de leurs plaintes stridentes.

LA REINE DES OCÉANIDES.

Adieu ! garde longtemps ce beau front obstiné
 Où rayonne une sombre gloire ;
 Adieu, sublime abandonné,
 Prodigeux vaincu plus grand que la victoire !
 Puisse la sombre nuit t'être douce et parfois
 Des souffles caressants te venir des grands bois !
 Puissent, quand il fait noir, des visions aimées
 Tromper pour un instant tes paupières fermées,
 Les parfums éloignés des cèdres, des lilas
 Et des genévriers reposer ton cœur las,
 Par les matins d'avril une fine rosée
 Rafraîchir un instant ta poitrine brisée,
 Et par les jours d'été de beaux nuages blancs
 Aux ardeurs du soleil cacher tes seins brûlants !

LES OCÉANIDES.

A l'horizon la foudre gronde,
 Des nuages de cuivre enveloppent le monde
 Et le vent hurle sur les flots.
 Les âmes des tyrans se trouvent offensées
 Et par nos sincères sanglots
 Et par tes hautaines pensées.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre répond à vos vœux superflus ;
Fuyez, mes sœurs, avant que n'éclate l'orage ;
Le zénith s'est voilé d'un sinistre nuage
Et le ciel courroucé ne nous éclaire plus.

LES OCÉANIDES, se groupant pour partir.

Dans ta mélancolie altière,
Pourquoi vouloir être oublié ?
Ah ! nos voix te plaindront durant ta vie entière ;
Notre amour n'est pas fait d'une vaine pitié.

Adieu ! nos âmes réunies
Vont se parler de toi loin de ces tristes cieus,
Dans le pays mystérieux
Des torrents de cristal aux claires harmonies.

Le bel orgueil de tes discours
N'a point glacé nos cœurs, n'a point calmé nos peines,
Et ton nom nous suivra toujours
Au milieu des splendeurs de nos fêtes lointaines ;
Nulle ne craint pourtant de souffrir avec toi ;
Nos cœurs tremblent d'amour encor plus que d'effroi ;

Mais puisque tu le veux, adieu, pauvre rebelle ;
 Si quelque jour ta voix puissante nous rappelle,
 Nos essais frémissants, pour te parler encor,
 Vers toi du fond des mers reprendront leur essor.

Elles s'envolent.

Eoh ! dans nos ailes de neige
 S'engouffre le vent du midi ;
 Eoh ! formons un blanc cortège
 Et suivons un chemin hardi !
 Aucun pouvoir ne nous arrête
 Et nous sillonnons la tempête
 D'un vol invincible et léger,
 Mais toi, sur ta lugubre cime,
 Morne exilé, fière victime,
 Nul ne pourra te protéger !

D'une voix plus faible.

Eoh ! quelle funèbre houle
 Tord au loin les flots de la mer !
 La terre à nos pieds se déroule
 Plus triste qu'en un jour d'hiver !
 Eoh ! mes sœurs, volons plus vite,
 Le ciel noir s'embrase et palpite
 Sous des éclairs précipités,

Et le Caucase dans la brume
Tour à tour s'efface, ou s'allume
De resplendissantes clartés.

Elles disparaissent et on les entend à peine.

L'air est plus froid, la mer approche,
Mais là-bas, plus loin que ces monts,
Il est seul et nu sur sa roche,
Le beau Titan que nous aimons.
Hélas ! notre plainte éperdue
Se mêle aux bruits de l'étendue
Où se heurtent les éléments,
La rumeur des hautes marées
Couvre nos voix désespérées ;
Cachez nos pleurs, flots écumants !

Elles s'engloutissent dans la mer.

PROMÉTHÉE.

Ainsi c'est pour moi seul que sur la terre entière
S'est amassé là-haut cet orage effrayant,
Et de l'île Atlantide au pays d'Orient,
C'est pour moi que le ciel a perdu sa lumière.

J'avais cru, Jupiter, que ton bras triomphait,
Mais voilà que j'entends encore ton tonnerre ;

Tant mieux ! je suis content, et c'est à ta colère
Que je vais mesurer le mal que je t'ai fait.

Oui, tu sais à ton gré déchaîner la nature
Et soudain d'un beau jour faire une nuit d'effroi :
L'épouvante est partout ; tu te venges en roi ;
Et certe, un tel spectacle ennoblit ma torture.

De tous les coins du ciel les vents prennent leur vol,
Confondant peu à peu leurs voix multipliées,
Et les vieilles forêts, sous leurs souffles pliées,
Avec un bruit de flots s'inclinent jusqu'au sol.

Et voilà que là-bas les premières ondées
Rayent sinistrement les horizons déserts ;
Quel fracas ! on dirait que les eaux débordées
Vont rouler jusqu'ici du fond de l'univers !

Oh ! oh ! maître des dieux, cette tempête est belle,
Un seul de tes éclairs bleuit l'immensité ;
Tu veux en le frappant honorer un rebelle,
Et c'est dans mon supplice une âpre volupté.

Rugissez, éléments ! vos hurlements sauvages
En berçant mon orgueil, calment mon désespoir,

Et toi, foudre, c'est bien ; il me plaît de te voir
Crever de tes traits d'or l'épaisseur des nuages.

Vers moi de toutes parts s'élève lentement
Une mer de vapeurs qui cache les vallées.
Mes souffrances du monde entier sont isolées
Et sous mes pieds se forme un nouveau firmament.

Frappe-moi, Jupiter, je ne puis me défendre ;
Allons ! voilà longtemps déjà que je suis prêt ;
Dieux ! — quel majestueux coup de foudre ! — on dirait
Que jusque chez Pluton la terre va se fendre...

Sur moi se sont rués tous les fléaux des cieus
Et l'orage, conduit par une main divine,
Me couvre d'une grêle épaisse qu'illumine
L'aveuglante splendeur des éclairs furieux.

Le Caucase a tremblé : la tempête en démente
Enveloppant les bois d'un tourbillon immense
Lance jusqu'à mes pieds des chênes fracassés !
Mais rien n'a disparu de ma force première ;
Dieux ! ma bouche indomptable ignore la prière :
De vos propres fureurs n'êtes-vous point lassés ?

Rafales qui sur moi courez échevelées
Comme sur le granit les vagues déferlées,
Que me voulez-vous donc ? Tonnerre, que veux-tu ?
Transperce-moi le corps de tes lances de flamme,
Va ! tu t'épuiseras sans atteindre mon âme,
Je serai ton vainqueur sans t'avoir combattu !

O dieux aux cœurs gonflés par de vivaces haines,
Je sais que vous pouvez depuis les mers lointaines
Lancer jusques à moi des flots démesurés,
Me plonger d'un seul coup dans la nuit des abîmes,
Ou, des monts les plus fiers découronnant les cimes,
Faire pleuvoir sur moi les glaciers azurés.

Oui, Jupiter, tu peux de ta main courroucée
Arracher à son lit la mer bouleversée,
Comme un frêle tissu déchirer le ciel bleu,
Ou, debout dans l'éther, tout tremblant de furie,
Lapider follement ma poitrine meurtrie
Avec tous les morceaux de tes astres en feu.

Fais cela ; dix mille ans de ton aveugle rage
Ne pourront dans mon sein foudroyer mon courage

Ni de tes noirs destins interrompre le cours.
Non, mon cœur reste libre et j'attendrai mon heure :
Plus haut que tes palais la Justice demeure
Et le monde mourrait qu'elle vivrait toujours !

III

LA TENTATION DE PROMÉTHÉE

Le sommet du Caucase.— On est à la fin d'une belle journée de mai,
au coucher du soleil.

PROMÉTHÉE.

Les souffles du printemps emplissent l'étendue
Et j'en sens la douceur jusque dans mes déserts,
L'azur semble plus jeune et la neige fondue
Laisse à nu sur les monts de tendres gazons verts.

La vie universelle à mes pieds recommence :
Les fleuves vont couler, les plaines vont fleurir ;
Les réveils réguliers de la nature immense
Me trouvent sur mon roc toujours prêt à souffrir.

Que m'importe l'horreur des douleurs séculaires !
 Je suis sûr de moi-même autant qu'aux jours passés,
 Et je me plais à voir tous ces dieux insensés
 Dépenser leur génie en de vaines colères.

Mon audace a troublé leurs calmes voluptés ;
 Rongés par le souci de châtier leur proie,
 De mes fermes dédains ils sont épouvantés :
 C'est en me punissant qu'ils ont perdu la joie.

Mais vous, ô fiers Titans, vous que je ne puis voir,
 Savez-vous bien là-bas tous les maux que j'endure ?
 Si ma souffrance, hélas ! devait rester obscure,
 J'en pourrais, malgré moi, pleurer de désespoir.

Pourtant je vous attends !... à de telles chimères
 Mon esprit confiant n'est point encor fermé.
 Oui, j'attends, car, hélas ! dans les heures amères
 Il est doux de savoir qu'on est toujours aimé !

Pendant qu'il prononce ces dernières paroles, des vapeurs roses s'élèvent
 autour de lui et peu à peu, d'une brume lumineuse, se dégage lentement
 Vénus dans toute sa splendeur.

VÉNUS.

C'est moi seule qui t'aime et je viens te le dire.

J'aime ta grande voix qui se rit du martyr,
Ton mépris des tourments, ton courroux éternel
Et tes yeux obstinés qui menacent le ciel.
Tu sais superbement souffrir, ô Prométhée,
Tous mes désirs s'en vont vers ton âme indomptée ;
Bien que tu ne sois pas de la race des dieux,
C'est toi qui m'as charmée et c'est toi que je veux.

PROMÉTHÉE.

Ta bouche en a menti, déesse, tu me railles ;
Tu viens voir ruisseler le sang de mes entrailles,
Épier mes efforts, mes larmes, ma pâleur,
Et savoir quels sanglots m'arrache la douleur ;
Tes regards caressants masquent ta félonie,
Mais ils sont impuissants à tromper mon génie.
Qu'importe tout cela ? Va, ton discours moqueur
Sans même l'agiter glissera sur mon cœur.

VÉNUS.

Je n'attendais pas moins de ton orgueil farouche ;
Un immense mépris fait frissonner ta bouche,
Mais malgré ce brutal éclat de ta fierté,
Mon amour est trop grand pour en être irrité.

Écoute-moi : retiens pour un instant ta haine ;
Je ne viens pas ici pour rire de ta peine...
Toi, dont l'œil me menace, aigle cruel, va-t'en,
Cesse de tourmenter le sublime Titan.
Fuis d'ici pour toujours, car mon âme s'effraie
A voir couler le sang de son horrible plaie.

L'aigle s'envole et Vénus se rapproche de Prométhée.

Oui, je viens te parler ce soir sans nul détour,
Car je suis la sagesse aussi bien que l'amour.
Des hommes et des dieux inutile victime,
Tu n'as que trop souffert, si grand que soit ton crime ;
Abjure les erreurs sublimes de ta foi,
Car nul dans l'univers ne se souvient de toi.
Les temps sont revenus pour ta vieille patrie
De la nuit sans aurore et de la barbarie.
Tes frères de là-bas, jadis tes alliés,
Retournent maintenant aux antres familiers ;
Avec les animaux ils vivent en tumulte ;
La mer est solitaire et la terre est inculte,
Et rien ne vibre plus dans leurs cœurs ténébreux !
Mais moi je ne veux plus que tu souffres pour eux.

PROMÉTHÉE.

Hélas ! si c'était vrai, je croirais que tu m'aimes !

Malgré ta douce voix où tremble la pitié,
Quelque chose me dit pourtant que tu blasphèmes ;
Et comment sais-tu donc que je suis oublié ?

VÉNUS.

Ouvre les yeux, tu peux toi-même le connaître :
A tes pieds, au plus loin que ton regard pénètre,
Par delà ces monceaux sinistres de rochers,
Ces abîmes béants et ces pins desséchés,
Ces ravins noirs semés sur des pentes fleuries
Et ces fleuves d'argent roulant dans les prairies,
Par quelque clair matin, par quelque soir doré,
Dis-moi, quelqu'un des tiens s'est-il jamais montré ?
Titan, dresse la tête, interroge l'espace
Depuis ces lacs lointains jusqu'à ces pics de glace,
Vois ces forêts mourant au pied de ces monts bleus
Qui bordent l'horizon de profils onduleux ;
Dans le bruit ou la paix de l'antique nature
Nulle cité jamais n'élève son murmure ;
Oui, tout travail est mort, et nuls feux dans la nuit
Ne trahissent la vie en ce monde détruit.
Souviens-toi : jamais rien n'a troublé ton silence
Que les bois dont la cime aux grands vents se balance,
La mer battant les rocs de ses flots furieux,

Ou le rauque tonnerre éclatant dans les cieux!...
 Ils ne t'entendent plus ceux que ta voix implore ;
 Et qui donc à cette heure en douterait encore ?
 Dans un tel abandon tant de siècles passés
 Sont de muets témoins qui le disent assez !

PROMÉTHÉE.

C'est bien, si cette fois tu me dis vrai, déesse,
 Si les dieux désormais n'ont plus rien à venger
 Et si pour mon pays je suis un étranger,
 Qu'on m'accorde la mort et que je disparaisse !

VÉNUS.

Périr pour ceux qu'on aime est d'un cœur généreux,
 Mais ceux-là valent-ils que tu meures pour eux ?

PROMÉTHÉE.

S'ils perdent ma mémoire ils ne sont plus mes frères,
 Mais ils étaient les seuls que je dusse chérir,
 Et s'ils sont retournés à leurs vieilles misères,
 C'est pour tout oublier que je voudrais mourir.

VÉNUS, se rapprochant encore de Prométhée.

Il faut aimer toujours, Prométhée, il faut vivre ;
 Je suis celle qui charme et celle qui délivre ;

Éteins les grands éclairs de ton œil irrité,
Car ton ardent génie a droit à ma beauté!

Elle se penche vers lui.

Naguère encor pour toi j'étais une inconnue,
Regarde, ne crains rien, me voici toute nue,
Et ce soir, si tu veux, tu me posséderas.
Je rêve de frémir longuement dans tes bras
Et de te voir, brûlé par l'ardeur qui m'embrase,
T'abîmer tout entier dans une douce extase :
Dis-moi ce que tu veux et je t'obéirai.
Vois quel paisible soir et quel beau ciel doré!
L'enivrante tiédeur de la brise embaumée
Fait déborder l'amour dans mon âme pâmée!
Oh! tout mon sang s'allume et mon sein haletant
Désire la puissante étreinte d'un Titan.
C'est la douce saison des baisers; je t'emmène
Plus loin que les pays où vit la race humaine!
Sais-tu que j'ai là-bas de lumineux jardins
Isolés sur ces monts vaporeux et lointains
Où soufflent sans repos des brises printanières,
Des antres toujours frais où chantent des rivières,
Des vallons gazonnés, des arbres tout en fleurs
Où parlent des oiseaux aux changeantes couleurs
Et des lacs transparents à l'onde intarissable

Dont le fond qui scintille est argenté de sable ?
Parle, fauve héros, au gré de tes désirs
Écloront sous tes pas de merveilleux plaisirs ;
Viens voir, vers l'Orient, sous des mers toujours bleues,
Mes palais de cristal longs d'innombrables lieues
Où le soleil plus vaste et plus éblouissant
Met des lueurs d'argent, d'émeraude et de sang.
La nuit, dans le parfum des fleurs, dans le mystère,
Oubliant à jamais les choses de la terre,
Près de moi tu viendras doucement reposer,
La lèvre rouge encor de mon dernier baiser,
Pendant que les flots clairs que la lune colore
Frapperont doucement sur le cristal sonore !
Viens, je te donne tout, ô Titan immortel,
Mes jardins de la terre et mes temples du ciel !
En été, nous irons dans la plaine éthérée
Rassasiés d'amour et l'âme délivrée
Dans le vaste inconnu voguer nonchalamment
Sur des nuages frais au blanc rayonnement ;
Là-haut tout respandit ; les brises y sont pures
Et vierges pour toujours des humaines souillures.
Devant toi, sous tes pieds, à tes yeux éblouis
Brilleront de plus près tous les astres des nuits ;
Tu sentiras alors sous la voûte infinie

Bouillonner ton esprit et grandir ton génie
Et je verrai, joyeuse et calme à ton côté,
Tes yeux baignés de pleurs devant l'immensité !
Va ! ne te défends pas du désir qui t'opresse,
Et laisse-toi noyer dans la divine ivresse !
Pourquoi baisser ainsi les yeux ? Pourquoi me fuir ?
Ce que je porte en moi, c'est plus que l'avenir,
C'est un amour sans fin, c'est la vie éternelle :
C'est Vénus qui te parle et qui t'aime, c'est elle :
Nulle ride jamais ne ternira mon front,
Les ans, sans les flétrir, sur mes seins passeront ;
Ma chair d'un blanc de neige est obstinément ferme,
Je dédaigne le temps, ma jeunesse est sans terme,
Et mes grands cheveux blonds aux reflets de vermeil
Ne changeront pas plus que l'éclat du soleil !
Avec moi, dans l'amour, chaque nuit se révèle
Le charme inattendu d'une forme nouvelle :
J'exalterai ton cœur, j'assouvirai tes sens ;
J'ai la naïveté des vierges de quinze ans
Et, pour l'art délicat des voluptés impures,
Toute la belle ardeur des femmes déjà mûres.

Elle s'agenouille près de lui.

A quoi sert contre moi ta farouche rigueur ?
Laisse ma douce main sentir battre ton cœur

Et se poser un peu sur ta tête brûlante ;
 Ta poitrine a grondé : quel désir te tourmente ?
 Pourquoi donc clore ainsi tes beaux yeux ? Me crains-tu

PROMÉTHÉE, d'un accent éteint.

Je subis ton pouvoir et je suis abattu !
 Malgré que je m'irrite et que je m'en étonne,
 Ma volonté me fuit, ma force m'abandonne,
 Et quoique je ressente un coupable plaisir,
 Je ne sais presque plus si je dois te haïr !
 O délire maudit, irrésistible ivresse,
 Je sens en frémissant ta chair qui me caresse,
 Et tes bras délicats sont de puissants liens :
 Sous tes seins frais et beaux se roidissent les miens.
 Ah ! tu m'as terrassé ! ma bouche est impuissante
 A dire seulement une chose blessante ;
 Un amour pénétrant rayonne en tes yeux bleus,
 Éloquence muette et douce ! Tes cheveux
 M'inondent mollement de leurs ondes dorées ;
 Ton haleine m'achève et tes lèvres sacrées
 Sous des baisers cruels arrêtent mes efforts
 Et jusque sous ses fers font bondir tout mon corps.

VÉNUS, se relevant lentement.

Ah ! ta voix est moins rude et ton regard plus tendre,

C'est ainsi qu'il me plaît de te voir et t'entendre.
Tu m'aimes, dis-le-moi, pourquoi me le cacher ?
Ce seul mot te mettra debout sur ton rocher !
Les humains ne sont plus qu'une tourbe grossière ;
Sors de la nuit, esclave, entre dans la lumière !
On t'a fait immortel pour un affreux tourment ;
Deviens-le désormais pour l'amour seulement !
Ton supplice est fini, la liberté t'appelle,
La victoire t'attend, et laquelle est plus belle
Que de me contempler penchée à tes genoux,
Et, devenant un dieu, d'être aussi mon époux ?

PROMÉTHÉE, revenant à lui insensiblement.

Moi le Titan, un dieu ! quelle chimère étrange !
Habiter l'infini, moi qui sors de la fange !
Ah ! je suis vraiment fou de t'écouter toujours
Et d'admirer ainsi tes captivants discours,
Moi vaincu, moi maudit, moi fils de la nature
Que n'a pas pu dompter mon antique torture !
Déesse, tes pareils m'ont causé trop de maux
Pour que je puisse croire à de si doux propos.
Ma force lentement en moi s'est ranimée ;
Tu ne me fais plus peur et ma chair s'est calmée.
Mon esprit par l'amour troublé pour un instant

Commande maintenant à mon cœur palpitant ;
Le jour se lève en moi, j'éclate, je devine
Tous les subtils efforts de ta ruse divine ;
Ne t'ai-je donc pas dit déjà que tu mentais ;
Eh bien ! plus je reviens à moi, plus je te hais !
Ainsi, je dois plier, et pour ma délivrance
Oublier en un jour des siècles de souffrance !
Il faut que par l'amour de Vénus abrité
Je demande aux tyrans leur hospitalité !
Il faut que devant eux, lâchement, je renie
Ma lutte et mes serments, ma race et son génie !
Peut-être que du haut du lumineux séjour
Les dieux impatients attendent ton retour,
Et peut-être qu'aussi le maître du tonnerre
Anxieux et muet se penche vers la terre,
Pour pouvoir épier l'instant de mes aveux !
— Parle donc, Jupiter, et dis ce que tu veux. —
M'accueillir dans le ciel ? — Si jamais j'y pénètre
C'est pour te renverser et devenir le maître !
Ah ! si je succombais après qu'on m'a tenté,
Dieux ! comme vous ririez de ma stupidité !
Quoi qu'il en soit là-haut, toi, Vénus, je te chasse,
Et devant ta beauté je deviens tout de glace.
Femme de mes vainqueurs et déesse du mal

Garde tes frais jardins et tes lacs de cristal,
Tes montagnes de fleurs, tes rivières, tes îles,
Tes plaisirs énervants et tes amours stériles :
Retourne chez les tiens, et vous, dieux détestés,
Rendez-moi les tourments que vous m'avez ôtés !

Toi, qui venais ici pour chercher ma défaite,
Vénus, sache-le bien, ma bouche n'est point faite
Pour donner ou subir d'impudiques baisers,
Mais pour parler toujours de justice à mes frères,
Quand même ils oublieraient mes douleurs séculaires
Et tonner contre ceux qui les ont écrasés !

Mes mains par ces anneaux au Caucase enchaînées
A caresser tes seins ne sont point destinées,
Et si jamais quelqu'un leur rend la liberté,
Tu les verras, non point s'unir pour des prières,
Mais brandir à nouveau des arbres et des pierres
Et lapider encor le ciel épouvanté !

Dans mes yeux apparaît mon âme courroucée ;
Tu peux y voir le feu de toute ma pensée ;
Le charme de ton corps les laisse indifférents.
Que peut leur importer la splendeur d'une femme ?

S'ils sont illuminés par une belle flamme,
C'est pour faire pâlir la face des tyrans !

Va ; si jamais l'amour entre en mon cœur austère ,
Ce sera quelque fille obscure de la terre
Dont le corps pâmera dans mes bras triomphants ;
C'est là le seul baiser qui fasse mon envie,
Et je pourrai mourir sans regretter la vie,
Si j'ai versé ma haine au cœur de mes enfants !

Vénus monte sur un nuage et disparaît ; la nuit tombe rapidement ; les monts lointains, éclairés par les derniers feux du soleil, se teignent de nuances violettes ; les étoiles scintillent et l'Occident devient peu à peu obscur. Épuisé, Prométhée ferme les yeux lentement et s'endort bientôt. Sur tous les rochers autour de celui où il est étendu apparaissent par groupes de petits amours qui forment de vagues blancheurs dans la nuit ; ils courent en chantant :

LES AMOURS.

Si les neiges s'en sont allées
On grelotte encor tous les soirs ;
Leralla ! les vieux rochers noirs
Sont froids des dernières gelées.

Le vent vient de souffler plus fort,
Un frisson douloureux nous gagne ;
Vite, apportons sur la montagne
De l'herbe sèche et du bois mort.

Les étoiles à peine écloses
Tremblent dans le bleu firmament ;
Il fait sombre ; chantons gaîment,
Soufflons dans nos petits doigts roses !

Aucune trace de sentiers ;
On trotte au hasard, on devine ;
Gardons-nous d'égarer nos pieds
Sur le bord de quelque ravine.

Là-bas luisent les premiers feux !
Sous les caprices de la brise
Qui vient tournoyer autour d'eux
Flotte la fumée indécise.

Leralla ! tout flambe ; il est doux
De voir se tordre chaque branche !
En sautillant approchons-nous
De la flamme dorée et blanche.

Ah ! le vieux Titan endurci
Trouve la chose singulière. —
Pourquoi nous regarder ainsi ?
As-tu donc peur de la lumière ?

C'est pour toi que nous travaillons,

N'interroge point ta pensée ;
C'est pour toi que la nuit glacée
S'emplit d'innombrables rayons.

Prisonnier à la barbe inculte,
A la peau noire, aux flancs ouverts,
Tu dédaignes de rendre un culte
Aux maîtres de tout l'univers !

Pudique esclave, tu repousses
La déesse des voluptés
Qui dans tes grands yeux irrités
Mirait ses prunelles si douces !

Quand Vénus a voulu poser
Sur ta lèvre rude et ternie
Leralla ! son fuyant baiser,
Ce n'était que par ironie.

Ton esprit est-il donc fermé
Au point de croire à sa parole ?
Ton âme est impuissante et folle
Et nul ne t'a jamais aimé.

Leralla ! comme tout flamboie !
Oh ! les jolis charbons vermeils !

La montagne paraît en joie,
On dirait de petits soleils.

Nos chairs brillent tout empourprées,
Le granit chauffe sous nos pieds :
Faisons rougir dans les brasiers
Nos flèches d'or bien acérées.

Lorsque tu parlais des Titans,
Ta grande voix était plus tendre ;
Mais ils sont morts : tu peux attendre,
L'éternité dure longtemps !

Homme aux paroles solennelles,
Qui veux exiler pour toujours
L'essaim des voluptés charnelles,
Tu vas connaître les Amours !

Leralla ! conserve ta haine
De la femme et de sa beauté ;
Garde ton vieux corps indompté
Et ta virginité hautaine !

Bandez vos arcs : ciblez ses flancs !...
— Comme son œil fauve étincelle ! —

Que sous nos dards fins et brûlants
Sa chair fume et son sang ruisselle !

Que nos petits traits aiguisés
Le couvrent de mille brûlures
Pour purifier les souillures
Que lui laissèrent les baisers !

Sous chaque flèche qui le touche
Il fait un soubresaut brutal :
Leralla ! sous l'ardent métal
Grésillent ses seins et sa bouche.

Et ses yeux ! crevons-lui ses yeux,
Mort à la prunelle offensée !
Ton esprit, Titan orgueilleux,
N'a besoin que de la pensée !

A quoi bon le soleil qui luit ?
Il est l'objet de ton blasphème ;
Pour te mieux adorer toi-même
Mieux vaut l'interminable nuit !

Prométhée, au moment où les flèches vont partir de nouveau, pousse un grand cri et s'éveille. Il se trouve seul dans les ténèbres et le silence. L'aigle est revenu lui dévorer le flanc ; mais le sommeil semble régner sur la terre et dans les cieux sans étoiles.

IV

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

La scène représente le Caucase par une nuit d'été.

PROMÉTHÉE.

Les vents sont apaisés : les étoiles sont claires :
Quel calme solennel et quel pur firmament !
Là-haut les immortels, aux stériles colères,
Révent-ils pour mon corps un autre châtement ?

Je ne redoute pas de nouvelles tortures,
Mais j'aime mieux subir les ouragans des nuits
Que d'attendre en repos les tourmentes futures,
Car dans la lutte, au moins, je fais voir qui je suis.

Tout se tait, mais, qui sait ? peut-être ce silence
Est-il quelque supplice inventé par les dieux ?
Et dans mon âpre exil je te trouve odieux,
Ironique repos de la nature immense !

Oui, je suis las de toi, triste ciel azuré ;
Ce calme universel fait languir mon courage :
Flagellé par la grêle ou brûlé par l'orage,
Je me sentais moins seul et moins désespéré.

La voix des éléments étouffait mes pensées ;
Bravant du ciel en feu les fureurs insensées,
Enivré de fracas et d'éblouissements,
Tout entier à l'orgueil de mes propres tourments,
Au milieu des éclairs qui coupaient la nuit noire,
J'avais le cœur saisi d'un vertige de gloire :
Alors la vie en moi débordait, et parfois
Quand des vieilles forêts grondaient les mille voix,
Quand mes yeux se fermaient malgré moi, les rafales
Semblaient m'environner de rumeurs triomphales ;
Et quand les dieux, enfin, pour me bien châtier
Déchaînaient les fléaux de l'univers entier,
Mon être subissait une farouche extase ;

Je sentais sous mon corps glisser le vieux Caucase ;
Me croyant dans l'espace au hasard emporté,
Éperdu, j'oubliais mon immobilité ;
La tempête hurlait, je la voulais plus forte
Et me croyais chassé comme une feuille morte
Sous les efforts des vents aux invisibles mains,
Vers un but ignoré des dieux et des humains !
Revenez donc à moi, foudre, ouragans et pluie !
Chassez l'intime horreur de ma mélancolie !
Grands vents dont la fureur échevèle les monts,
De vos souffles brutaux emplissez mes poumons,
Et vous, brouillards épais, dérobez-moi l'aurore !
Moi que vous détestez, c'est moi qui vous implore !
Grêle et tonnerre, allons ! jaillissez du ciel noir,
Et refoulez en moi mon amer désespoir !

Après un silence.

Chimérique désir ! inutile blasphème !
Rien ne m'a répondu, rien ! la mer elle-même
Reflétant de la nuit les fourmillants flambeaux
Oppose à ma douleur son radieux repos.
Oui, demain le soleil aux cuisantes morsures
Frappera sur les trous béants de mes blessures ;
Demain l'aigle cruel qui me ronge le flanc
Fera de volupté claquer son bec sanglant,

Et le monde, insensible à mes douleurs sans bornes,
Se taira sous des cieus éblouissants et mornes!
Ne changeras-tu pas, implacable horizon?
Et toi, me fuiras-tu de saison en saison,
Sauvage liberté que les dieux m'ont ravie
Et dont le souvenir empoisonne ma vie?
Vais-je revoir hélas! après les jours d'été,
L'automne ramener son ciel ensanglanté
Et les mêmes forêts dérouler leurs ramures
Comme une mer pourprée aux funèbres murmures?
Reviendront-ils toujours, les mêmes vents du nord
Éteindre le soleil sous leur souffle de mort?
Désespérément seul jour et nuit, subirai-je
L'assaut tourbillonnant des tempêtes de neige?
O bise, viendras-tu roidir mes bras nerveux,
Alourdir de glaçons ma barbe et mes cheveux?
O longues nuits d'hiver, devrai-je encore vivre
Sans remuer, le corps tout constellé de givre,
Et voudrez-vous toujours, pour comble de douleurs,
Au sortir de mes yeux, pétrifier mes pleurs?

Après un silence.

Et quand cela serait? J'ai donc un cœur de femme
Pour redouter ainsi qu'on m'ait abandonné?

Nul ne doit regretter l'amour qu'il a donné :
En attendre le prix, c'est faiblesse de l'âme.

La lâcheté vraiment a d'étranges retours :
Être fort, c'est vouloir vivre sans espérance,
Et même dans l'horreur d'une injuste souffrance
La conscience est là qui console toujours.

Mais quel tumulte sourd arrive à mes oreilles !
Venez-vous me railler, ô songes décevants ?
— Non. — J'entends des rumeurs lointaines et pareilles
Aux murmures des eaux, des arbres ou des vents.
Mes yeux plongent en vain dans la nuit violette ;
Jusqu'à l'horizon clair rien ne s'est agité ;
La mer est demeurée obstinément muette
Et les bois ont gardé leur immobilité.

LES OCÉANIDES, au loin.

Venez, la nuit est notre amie
Et dans la nature endormie
Rien ne peut trahir nos secrets ;
Montez par les sombres ravines
Et les vieux vallons en ruines,
Escaladez les rocs, rampez sous les forêts.

PROMÉTHÉE.

Je reconnais ces voix où se mêle un bruit d'ailes ;
 Est-ce pour réveiller le tyran irrité
 Que vous venez ainsi, vierges aux cœurs fidèles,
 De vos chants amoureux troubler l'obscurité ?

LES OCÉANIDES.

A la clarté de mille étoiles,
 Devant vous comme de blancs voiles,
 Volent nos groupes palpitants ;
 Bientôt l'épouvantable cime
 Où souffre un prisonnier sublime
 Fera bondir d'horreur vos âmes de Titans.

PROMÉTHÉE.

Les Titans ! — que ce nom est vieux dans ma mémoire !
 Les siècles n'ont donc pas tué mon souvenir ?
 Non, non ; j'ai tant vécu que je ne puis y croire
 Et que je n'attends plus ceux qui devaient venir.

LES TITANS, au loin.

Le ciel scintille en paix et la terre sommeille ;
 Depuis que les rayons du soleil sont couchés

Dans le sein de la mer murmurante et vermeille,
Nous marchons sans repos de rochers en rochers!

La plaine a disparu dans des brumes lointaines;
Le vent plus froid nous mord de ses âpres haleines;
Des remparts de granit du sol semblent sortir;
Plus de cèdres, plus d'eau, plus de riches vallées.
Hélas! touche-t-il donc aux voûtes étoilées
Le roc où tu gémis, redoutable martyr?

LES OCÉANIDES.

Par le vent mollement bercées,
Vers celui dont la voix nous a souvent chassées,
Nous volons sous le ciel aux astres de saphir,
Mais sur son corps, depuis d'innombrables années,
Les célestes fureurs se sont tant acharnées
Qu'on ne peut seulement songer à le haïr.

LES TITANS, d'une voix plus forte.

Des monts de l'Imaüs, des sables de Libye,
Par flots tumultueux nous sommes tous venus,
Et tous, peuples amis ou peuples inconnus,
Nous voulons l'affranchir au prix de notre vie,
Trop heureux de jouir du triomphe rêvé
Même si nous mourons après l'avoir sauvé.

Vous qui marchez devant en cohortes profondes,
Plus vite encor, Titans chevelus qui portez
Les grands marteaux d'acier dont les blanches clartés
Sont comme des lueurs d'étoiles vagabondes!

LES OCÉANIDES.

Fixez vos sombres yeux sur les nymphes des mers :
Leur essaim devant vous légèrement ondule
Dans l'espace baigné par un doux crépuscule ;
Franchissez hardiment les gouffres entr'ouverts!

LES TITANS.

Éclairés par les feux de la voûte infinie,
Nous suivons votre essor vers les sommets maudits
Que dans l'enivrement d'une âpre tyrannie
D'inflexibles vainqueurs nous avaient interdits!

Avec rage.

Plus haut! allons toujours! c'est une immense haine
Qui mêle dans la nuit toute la race humaine!
En nous revit le sang terrible des aïeux!
Ton nom seul a suffi pour soulever le monde,
Et nous montons vers toi comme la mer qui gronde;
Nous briserons tes fers à la face des dieux!

PROMÉTHÉE.

Ne suis-je pas en proie à quelque énorme rêve?...
Les Géants, ce sont eux!... Ce sont leurs sombres voix! .
C'est comme un effroyable orage qui s'élève :
Ils mugissaient ainsi mes frères d'autrefois!

LES OCÉANIDES, avec inquiétude.

La mer de brouillards qui couvre la plaine
Frissonne sous la vive haleine
De la brise du nord qui souffle le matin,
Et vers l'Orient la nuit moins profonde
Planant à peine sur le monde,
Est prête à s'envoler de l'horizon lointain.

LES TITANS, plus agités et d'une voix tonnante.

En avant, sans repos, vers lui, vers Prométhée!
Dieux maudits, c'est le maître unique des humains!
Plus vite que la vague au rivage emportée
Bondissons sur les rocs qui ferment les chemins!

Frère, regarde-nous, ta vengeance est prochaine;
Malgré le ciel entier, c'est toi que nous aimons;
En avant tous ensemble, et sans reprendre haleine,
Dût notre sang à flots nous jaillir des poumons!

LES OCÉANIDES, plus pressantes.

Dans un ciel léger l'aube vient d'éclorre ;
 Sous les feux d'argent de la fraîche aurore
 Des astres mourants blanchit la clarté ;
 Que le divin soleil à la rose lumière
 Sur le rocher fatal te trouve la première,
 O triomphante humanité !

LES TITANS, entourant Prométhée.

Debout ! noirs travailleurs des forges souterraines !
 Rendez à l'univers son aïeul délivré !
 Que vos marteaux vengeurs s'abattent sur ses chaînes
 Et qu'il se dresse enfin pâle et transfiguré !
 Frappez sans peur, frappez sans trêve,
 L'horizon scintille et la nuit s'achève :
 De pourpre et d'or les monts neigeux sont embrasés...

LES OCÉANIDES.

Le soleil se lève !

LES TITANS.

Ses fers sont brisés !...

PROMÉTHÉE, se dressant de toute sa hauteur sur le Caucase
et illuminé par le soleil.

Libre!... Salut à vous, nations de la terre,
Pour qui j'ai tant souffert en vous aimant toujours;
Dans mon sein orageux le sang reprend son cours
Et des larmes d'orgueil roulent de ma paupière.

Salut! beaux forgerons aux invincibles bras!
Sur vos seins haletants votre sueur ruisselle,
L'ivresse de la joie en vos yeux étincelle;
Les voilà donc tous ceux que je croyais ingrats!

Salut! je tends vers vous mes deux mains délivrées,
Tumultueux essaims qui gravisiez les monts,
Foules aux cris joyeux par le matin dorées!
Salut! Titans nouveaux dont j'ignore les noms!

Les temps sont révolus, l'humanité veut vivre :
Trompettes, vers le ciel lancez vos fiers accents,
Et que les longs éclats de vos bouches de cuivre
Se mêlent aux clameurs des peuples frémissants!

Votre sol n'est plus vierge, antiques solitudes,
Et l'on vous foule aux pieds, effroyables déserts!

Vieux rochers impuissants, vos flancs noirs sont couverts
Par les flots bourdonnants des sombres multitudes!

Immuable soleil au regard redouté,
Tes rayons ont vibré longtemps dans ma prunelle :
Eh bien! contemple-moi : ta lumière éternelle
Me trouve enfin debout devant l'immensité!

Tout l'univers s'éveille et l'infini s'éclaire :
Tyrans silencieux, où donc est le tonnerre?
Devant mes poings levés pourquoi vous taisez-vous?
Mes frères à vos coups viennent s'offrir encore :
Ils sont là : vous tremblez : et les feux de l'aurore
Vous ont vus chanceler sur vos divins genoux!

L'Olympe s'entr'ouvre.

LES RACES DE LA TERRE.

Vers le zénith baigné d'une blanche lumière,
Voyez s'ouvrir le ciel et Jupiter pâlir;
Il se penche vers nous, mais sa main meurtrière
A fléchi sous la foudre et ne peut la brandir!
L'aigle au vol reployé courbe sa tête altière :
Tu meurs, toi qui rêvais de nous ensevelir!

Mars revêtu d'airain fuit avec son épée
En s'abritant le front d'un large bouclier :
Minerve, par les dieux depuis longtemps trompée,
S'adosse pour périr au marbre d'un pilier,
Dans son péplos de lin sinistrement drapée,
Et baisse sur ses yeux sa visière d'acier.

Exilée à jamais de ses forêts mouillées,
Diane se lamente au pied d'un chêne noir :
Sur de molles vapeurs à peine ensoleillées
Vénus est étendue auprès de son miroir ;
Laisant pleuvoir sur nous des roses effeuillées,
Elle tourne la tête et pleure sans rien voir.

Iris au corps léger s'envole à tire-d'aile
Et trace un arc-en-ciel où ses pieds ont passé ;
Cérès tombe et s'endort dans la nuit éternelle :
De sa faucille d'or son sein est transpercé ;
Bacchus, ivre et muet, agonise auprès d'elle,
Agitant vainement un thyrses renversé.

Les portiques sacrés comme de blancs mirages
Se sont évanouis avec leur souverain ;
L'Olympe tout entier se résout en nuages :

Les volutes de marbre et les frises d'airain
Ne sont plus que vapeurs aux changeantes images
Dont l'amas transparent voile l'éther serein.

Et là-bas, regardez ! les fleuves taciturnes
S'abîment lentement dans les flots entr'ouverts ;
Des rocs d'où l'eau s'élance ont remplacé leurs urnes ;
Leur triste voix se mêle au bruit des roseaux verts ;
Et Pluton impuissant sur ses peuples nocturnes
Voit s'écrouler la voûte immense des enfers !

Et toi, fier Apollon, ton char tourne et chancelle,
Tes quatre chevaux blancs se cabrent dans l'air pur ;
Ils tombent : l'Océan sous leur chute étincelle :
Tu les suis, mais le ciel ne se fait pas obscur,
Et dissipant sans toi la nuit universelle,
Le soleil parcourt seul l'impérissable azur !

Le farouche Typhon qui fut dans les plus braves
Des antiques héros écrasés par les dieux,
Rugissant sous la terre et brisant ses entraves,
A soulevé l'Etna dans un bond furieux :
Il apparaît, debout, dans la pourpre des laves
Et vomit des torrents de flamme vers les cieux !

Du cratère en courroux qui bouillonne et qui gronde
Ruissent vers la mer des fleuves rutilants :
Leurs flots d'or en sifflant s'engloutissent dans l'onde ;
Et Vulcain, au milieu des Cyclopes tremblants,
Expire consumé dans sa grotte profonde
Dont le feu débordé fait éclater les flancs !

Et voici qu'un grand vent s'élève ; le sol vibre ;
Des tourbillons poudreux courent sur l'univers :
La terre chancelante et soudainement libre
Des épaules d'Atlas a roulé dans les airs
Et poursuit dans le ciel son fuyant équilibre,
Comme un navire énorme oscillant sur les mers !

APOTHÉOSE DE L'HUMANITÉ

Adieu donc, beaux tyrans, chimères merveilleuses,
Vous expirez au bruit de nos clameurs joyeuses !
Rien ne reste de vous dans les cieus dépeuplés !
Mais qui peut ébranler l'éternité du monde ?
Verrons-nous pas toujours sur la terre féconde
Fleurir les pampres verts et mûrir les hauts blés ?

Ne cherchons plus là-haut de maîtres inutiles,
Et, marchant librement dans des plaines fertiles,
Vers un même idéal unissons nos efforts;
Adorons la splendeur des êtres et des choses,
La grâce de la femme et le parfum des roses :
Hommes, vivons enfin, puisque les dieux sont morts !

Un siècle lumineux pour les peuples commence,
Le cœur épanoui parle à l'esprit qui pense,
Sur les temples déserts surgit la Vérité !
Et dans le monde entier la Conscience humaine,
Qui sert de récompense aussi bien que de peine,
Resplendit à l'égal d'une divinité.

Si de nouveaux tyrans viennent courber nos têtes,
Qu'un espoir obstiné survive à nos défaites :
Ceux qui furent martyrs régneront à leur tour,
Et les cœurs épurés grandiront d'âge en âge
Jusqu'à ces temps lointains sans pleurs et sans orage
Où tout rayonnera dans la paix de l'Amour.

27113
FIN.